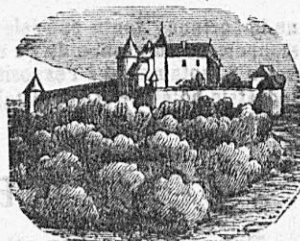




LA GRUYÈRE



JOURNAL INDÉPENDANT, POLITIQUE ET AGRICOLE

Paraissant les mardi et vendredi.

Supplément bimensuel gratuit : **L'ÉCHO LITTÉRAIRE**

Imprimerie et Administration : Rue de la Sionge, Bulle.

HORAIRE B.-R.: BULLE, arr. 9⁰⁴ 12²⁷ (d. j. f. 15⁰⁰) 15⁴⁶ 20¹⁷. BULLE, dép. 5⁴⁵ 10⁰⁰ 13⁰⁵ (13⁴⁰) 17⁵⁵

ANNONCES

District de la Gruyère:
 Une seule insertion . . . 20 cts.
 Annonces répétées . . . 16 »
 Canton: Première insertion 20 »
 Les suivantes . . . 15 »
 Suisse . . . 25 »
 Etranger . . . 30 »
 la ligne ou son espace.
 Annonces mortuaires et rétractations . . . 25 cts.
 Réclames . . . 40 cts. la ligne
 S'adresser à Publicitas, S.A. suisse de publicité, Bulle (Cercle catholique, au ter).

ABONNEMENTS
 Suisse . . . 1 an, Fr. 5.—
 . . . 6 mois > 2 50
 Etranger . . . 1 an > 9 50
 . . . 6 mois > 5 50
 payable d'avance.
 Prix du numéro : 5 cent.
 On s'abonne dans les bureaux de poste.
 TÉLÉPHONE 150

La Maison Fribourg
 pour enlever
AIT
 000 - 1 000,000 kg.)
 avantageuses.
 999 F, à Publicitas

L'HIVER
 faire une cure de
GUIN
 arrassant le corps des impuretés
 er les rigueurs de notre climat
 angeaisons, clous, eczéma, etc.
 vertiges, migraines, digestion
 es, varices, plaies, jambes courbées
 de l'âge critique.
 es les pharmacies.
 our la Suisse:
 a Chaux-de-Fonds.

DRE
soumission
 yère.
 uit appartements avec un rez-de-chaussée
 ye et garage automobile.
 le pouvant servir d'atelier, de
 voie industrielle.
 errain, pouvant servir de jardin
 ent être vendus séparément ou en
 ervés au bloc.
 visiter, s'adresser au Bureau
 le, où les soumissions devront
 nq octobre prochain.

Bulle.
 nt arrivé
 aine.
 aisié laine.
de domaines.
 medi 30 octobre, des
 des Colombettes, pour

ombettes meublée, avec
 antenance de 15 1/2 poses et
 environ 6 1/2 poses.
 nt les mises.
 resser à M. Jean GRE-
 Ville, à VUADENS.

militaires.
 depuis 16 fr.
 (quelques petites tailles pour
 Fr. 3.— et 4.50.
 remboursement.
et métaux, BULLE
 Foire.
 e lapins au kg, et à la pièce.

MEUBLES
 2 heures, M. Herouille
 ENS, exposeront en vente
 auberge du dit lieu, leur
 ué à Sorens, d'une conte-
 les propriétaires :
 PASQUIER, notaire.

De la personnalité.

Au milieu de la tourmente actuelle, dans la lutte effrénée des appétits déchaînés, a-t-on le temps de songer à ce qui fait la personnalité d'un homme ou la personnalité d'un Etat ?

Si l'homme ne doit se préoccuper que de manger, boire et le reste, s'il n'y a que ça qui compte, nous pouvons nous placer immédiatement au niveau de l'âne, du bœuf ou du loup, au choix. Nous sommes bien d'accord, dit le « Grütli », que l'homme, dans la Société, fasse effort pour satisfaire moralement le côté matériel de l'existence. Il faut que la vie végétative de l'individu soit possible. Cette vie est du reste généralement possible, en Suisse en tout cas.

Quand on a ses dix doigts et qu'on veut s'en servir, on gague sa vie chez nous. Et comme il n'y a pas un pays au monde où les œuvres de secours et de bienfaisance soient aussi développées, ceux qui ne peuvent pas gagner leur vie sont néanmoins sustentés.

Ce qui distingue l'homme de la brute, ou mieux ce qui devrait l'en distinguer, c'est la volonté de perfectionnement intellectuel et moral.

Les professions sont multiples parce que les goûts sont divers. Mais dans chaque profession on peut être un paresseux, un indifférent ou un travailleur, un imbécile ou un intelligent. Et presque toujours on peut choisir parce qu'il dépend de nous-mêmes de se donner un peu de peine, d'en mettre comme on dit vulgairement, de vouloir.

Voici un médecin qui veut trouver le mal, qui veut guérir: il fera son chemin.

Voici un ouvrier qui veut comprendre la machine qui lui est confiée, qui veut avoir un produit bien fait: cet ouvrier est intelligent, il sera heureux.

Et tout le reste, l'avenir qui vous est dispensé par l'Etat, des caillies rôties qui vont vous tomber dans le bec du ciel bolchéviste, tout ça n'est que blagues, phrases et chimères, d'autant plus dangereuses qu'on est moins instruit et préparé.

Ce qui est vrai pour l'homme est vrai pour les peuples.

Voyez plutôt: Les ouvriers italiens ont voulu tâter du bolchévisme. Ils ont commencé à s'approprier des usines qui n'étaient pas à eux. Ils avaient les bras. Ils n'avaient pas l'intelligence. Il leur a manqué des directeurs, des ingénieurs, des techniciens, des calculateurs et des capitaux. Ils ont rendu les usines et ils ont bien fait. S'ils avaient commencé par n'y pas toucher, ils seraient plus respectés.

Regardez encore ce qui se passe en Russie: Les soviets ont commencé par exproprié ce qui, en l'espèce, a signifié voler, incendier, détruire et se goin-

frer. La bombance est mère de la paresse. La production a fléchi considérablement. Aujourd'hui c'est la misère noire dans toute son horreur.

Les armées dites rouges n'ont eu de solides que quelques officiers bourgeois, le reste, n'ayant pas d'âme et pas de grandeur morale, a rombré au premier choc sérieux. Les Russes ont perdu plus que le bonheur matériel: ils ont perdu leur réputation.

Le journal anglais *Morning Post* ne veut pas que l'Angleterre loyale entre en relation avec un gouvernement de fibustiers et il écrit contre ceux qui ont failli à la morale, cette condamnation formidable:

« On nous demande, à nous, les Anglais, de vendre notre honneur national pour de l'or dérobé à la France et à la Roumanie et pour des bijoux qui ont été volés sur des cadavres d'hommes et de femmes massacrés. »

L'honneur vaudra toujours plus qu'une bourse pleine.

La catastrophe de Houilles

Une scène d'épouvante. Un tragique bilan.

Une épouvantable catastrophe de chemin de fer est survenue samedi soir à Houilles, en France.

Voici exactement dans quelles circonstances elle se produisit:

A 19 h. 30, un train de marchandises, se dirigeant sur Paris, allait entrer en gare de Houilles, quand le chef de gare fut avisé qu'à la suite d'une rupture d'attelage une partie du train de marchandises s'en allait en dérive. Aussitôt, le chef de gare donna l'ordre au convoi de faire machine en arrière, afin de gagner une voie de garage, où il attendrait des nouvelles de la partie du train en dérive, dont on ignorait la position exactement. A peine l'ordre de refoulement était-il donné, que la partie du train en dérive qui, sans qu'on ait pu s'en rendre compte, avait suivi la première portion du convoi, vint tamponner l'arrière du convoi. Plusieurs wagons chargés de ferraille, de charbon et d'essence sortirent des rails et vinrent briser un poste d'aiguillage et obstruer cette voie, quelques secondes seulement avant le passage d'un train express qui brûle la station de Houilles. La gravité de la situation n'échappa pas au personnel de service; déjà l'express était à une centaine de mètres. Le chef de gare et plusieurs de ses collaborateurs se précipitèrent au-devant du train, s'efforçant de la voix et du geste, de prévenir le mécanicien.

Il était trop tard. Le mécanicien aperçut les signes qui lui étaient faits; en vain il essayait de bloquer ses freins. Les wagons déraillés étaient là sous ses yeux. Au milieu d'une clameur épouvantable, un choc d'une violence

inouïe se produisit. Tandis que la machine du train de voyageur escaladait les wagons de marchandises et se renversait sur le côté, le fourgon et les deux premiers wagons de 3^{me} classe montaient les uns sur les autres. Un quatrième wagon était complètement réduit en miettes.

Des décombres, partaient des cris affreux, râles des mourants, appels des blessés et de tous côtés on accourait. Le personnel de la gare, secondé par les habitants du voisinage, en hâte s'empressa à apporter les premiers secours. Bientôt ils affluèrent de toutes parts. Avec courage et dévouement, chacun fit son devoir. Le spectacle, à la gare, était alors épouvantable. Retirés des wagons, portés sur des civières ou des brancards, les morts et les blessés traversaient les voies au milieu des cris et des lamentations. Les voyageurs atteints et non encore dégagés appelaient au secours. Un blessé, la cheville engagée sous un amas de ferraille, implorait à grands cris qu'on lui coupât le pied et qu'on le tirât de sa terrible position; une femme, sur le point d'être mère, portée à bras, s'en allait, les deux jambes brisées, vers le domicile d'un sage-femme.

A 23 h. 25, les débris du train express, minutieusement fouillés, ne recelaient plus aucun cadavre ni aucun blessé. Les morts étaient déposés dans la salle d'attente de la gare, transformée en dépôt mortuaire. Ils étaient au nombre de 38, dont un garçonnet, hommes et femmes, allongés aux côtés les uns des autres. Atteints pour la plupart à la tête, le visage horriblement tuméfié déjà, ils étaient méconnaissables. Deux jeunes femmes procédaient dans leurs vêtements à la recherche des papiers, cartes d'abonnement ou lettres permettant d'établir leur identité. La fouille terminée, elles s'employaient pieusement à fermer leurs paupières et à joindre leurs mains sur la poitrine pour atténuer l'attitude grotesque que la terreur avait pu imprimer à leurs membres. Et des scènes déchirantes se produisaient qui, dans la nuit, se renouvelaient fréquemment.

De nombreux parents, qui attendaient l'arrivée des leurs devant venir passer leur journée de dimanche auprès d'eux, à la campagne, cherchaient à les reconnaître parmi les cadavres; mais l'état de ceux-ci était tel que l'identification, à la faible lueur des lampes qui éclairaient la salle d'attente, était des plus difficiles.

NOUVELLES SUISSES

La reconnaissance du personnel fédéral. — Les Chambres fédérales ayant achevé l'examen des statuts de la Caisse d'assurance, soumis à leur ratification par le Conseil fédéral, le Comité directeur de la Société du fonds

de la caisse de secours du personnel de l'administration générale de la Confédération a adressé aux présidents du Conseil national et du Conseil des Etats une lettre d'où nous extrayons le passage suivant:

« Il est pour nous un devoir dont nous nous acquittons avec joie: c'est d'exprimer aux Chambres fédérales, au nom de l'ensemble du personnel groupé dans notre giron, nos sentiments de profonde et de sincère gratitude pour la bienveillance qu'elles ont témoignée au personnel en réglant d'une façon exemplaire l'assurance des veuves et des orphelins et, avant tout, en adoptant une réglementation vraiment empreinte de compréhension sociale en ce qui concerne le passage de l'état de choses actuel au régime de la caisse d'assurance. Grâce à ces décisions libérales, des centaines de veuves et d'orphelins seront désormais à l'abri des soucis du lendemain. Le personnel saura, nous en sommes certains, exprimer d'une façon tangible les remerciements qu'il adresse aujourd'hui aux autorités et au peuple suisse, en s'acquittant toujours plus joyeusement et plus fidèlement de ses devoirs. »

La démission du colonel Isler. — Le colonel Pierre Isler, chef d'arme de l'infanterie, qui avait déjà donné sa démission en 1918, et l'avait retirée alors sur les instances du Conseil fédéral, l'a donnée à nouveau ces jours derniers. Le démissionnaire ayant 73 ans, on pense que cette fois le Conseil fédéral n'insistera pas.

Le colonel Isler se retire après une carrière bien remplie. Nos troupes romandes le connaissent bien. Cet officier a été en effet instructeur en chef de la 2^e, puis la 1^{re} division. Il a commandé la première division et l'ancien 1^{er} corps d'armée. Pendant la guerre, on a entendu regretter à plusieurs reprises qu'il n'eût pas été élu général. Car toutes les régions de notre pays auraient accueilli sa nomination avec faveur. Le colonel Isler, qui a épousé une Genevoise, se sentait en effet aussi bien à l'aise chez les Romands que dans la Suisse allemande, et ses tendances ont toujours été parfaitement suisses.

Peu d'officiers ont exercé sur notre armée une influence aussi profonde que le démissionnaire, qui part entouré de la reconnaissance du pays.

Le Comptoir suisse en 1921. — Le Comité de Direction du Comptoir suisse de Lausanne n'a pas attendu la clôture du 1^{er} Comptoir pour se préoccuper de l'organisation du Comptoir de 1921; il a décidé la construction immédiate des écuries pour les marchés-concours de bétail ainsi que la création d'un terrain d'essais pour les machines agricoles.

Dans la branche alimentaire, le Comité a décidé également d'accorder



Le Lys noir

11

PAR

JULES DE GASTYNE

Et Noémie ne cacha pas l'horreur qui sempara d'elle à ces mots.

Elle répéta :

— Au château !

— Oui, fit-il tranquillement, rendre visite à ces dames qui m'ont bien accueilli.

— Tu oserais !

— Et pourquoi pas ?

— Après ce que tu as fait, ce que tu m'a raconté !

— Raison de plus. Il y a un lien maintenant entre nous.

— Ah ! monstre que tu es ! s'écria Noémie, outrée d'indignation. Tu as l'audace de rappeler devant moi ton infamie !

Elle avait un geste comme pour le chasser, l'éloigner, le visage horrifié.

Il ricana.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es folle !

— Tu me fais horreur.

— Non, dit-il s'en s'emouvoir, ne prends pas ces airs, ne fais pas ces grands gestes. D'abord ça ne te va pas. Et puis ce n'est pas fait pour m'impressionner. Je suis venu pour causer avec toi.

Oui, je suis heureux de t'avoir rencontrée.

— Tu savais donc ?

— Que tu étais au château ? Parbleu. Et que tu y vis comme une reine. J'ai appris ça au bourg. Mes compliments : Et tu n'as pas l'air de te douter que c'est à moi que tu dois ça. Tu ne me remercies pas ?

— Te remercier !

— Dame ! ce serait le moins. Mais trêve de plaisanterie. J'ai à te parler sérieusement : Eloigne le petit, et passons dans le champ voisin. Il n'y a personne. Nous ne serons pas dérangés.

Noémie hésitait. Elle redoutait toujours cet homme elle ne savait quel piège, qu'elle embûche et il lui répugnait.

La voyant indécise, Régulus dit :

— Tu n'as pas entendu ? Que crains-tu ? C'est pour ton bien.

— Du bien de toi !

— Et pour le bien de ton fils.

— Nous n'attendons de toi aucun bien, mon fils et moi !

— Voyons, ne fais pas la bête. Ecoute-moi !

— Qu'as-tu à me dire ?

— Eloigne le petit.

L'enfant restait toujours cramponné aux jupes de sa mère.

Celle-ci se décida.

— Laisse-nous un instant, mon chéri, dit-elle. Va là-bas dans le pré cueillir un bouquet pendant que je vais causer avec monsieur.

Daly, le cœur gros, n'osa pas désobéir.

Il quitta les jupes de sa mère et s'éloigna lentement, sans perdre de regard l'homme méchant qui lui faisait si peur.

Dès qu'il fut à quelque distance, Régulus se rapprocha de Noémie.

— Voilà, fit-il, ce que je veux de toi : que tu me dises où sont ces dames. On m'a dit à Sanxay qu'elles étaient en voyage.

— Mais je ne le sais pas !

— Tu ne le sais pas ?

— Je te le jure !

— Mais quelqu'un au château doit bien le savoir.

— Personne.

— C'est sérieux ?

— Très sérieux.

— Alors, c'est une disparition, une fugue ?

— Elles sont parties.

— Parions que je sais pourquoi, moi. Parce que la petite est enceinte.

— Infamie !

— Enceinte de mes œuvres, et que tu t'en doutes.

— Moi !

— Toi.

Noémie était devenue très rouge et ne put supporter le regard aigu que lui lança son ancien amant.

— Tu vois bien, fit celui-ci, que j'ai raison et que tu ne sais pas mentir. Du reste, je prévoyais la chose ; et c'est pour cela que je suis venu... pour réparer...

— Pour réparer ? fit Noémie, les yeux écarquillés, et qui ne comprenait pas.

— Pour réparer mon erreur, mon crime. Je veux tout avouer à la grand-mère.

— Tu aurais ce courage !

— Implorer mon pardon, et me déclarer prêt à rendre à sa petite-fille l'honneur que je lui ai ravi dans un moment de folie.

Noémie écoutait, effarée, ayant peine à cacher sa stupeur, son horreur.

— Tu ferais cela !

— N'est-ce pas honnête ?

Tu as osé rêver une pareille monstruosité, toi

le mari de mademoiselle de Frémilly !

— Pourquoi pas ? Parce que je ne suis pas riche ? J'ai maintenant une belle situation. Et peut-être sera-t-on trop heureux.

Il se dandinait, très fier, ne doutant pas de la réussite de son plan infâme.

Noémie le regardait avec une sorte d'épouvante, stupide à la pensée qu'il eût en tête un tel projet.

Puis elle éclata.

— On te chassera, cria-t-elle, on te chassera comme une bête immonde et malfaisante.

— Pourquoi donc ?

— Parce que c'est tout ce que tu as mérité. Et quand ton ami, Jacques de Brécourt, apprendra ce que tu as fait, quel crime odieux tu as commis...

— Oh ! Jacques de Brécourt, il est, loin, et il ne reviendra plus.

— Qu'en sais-tu ?

— On revient rarement des pays où il est. Et même s'il revenait, sa présence ne m'épouvantait pas. Je suis un homme à leur tenir tête.

— Je sais, dit Noémie, que tu as toutes les audaces.

— Et tous les courages. Et c'est pour cela que je réussirai. Et tu ferais mieux de te mettre avec moi.

— Avec toi !

— Et de m'aider.

— Moi ?

— Pourquoi pas ? Vous ne pouvez qu'y gagner, toi et ton fils.

— Jamais, cria-t-elle, jamais je ne t'aiderai dans cette œuvre infâme. Tu m'as fait commettre déjà assez d'actes indignes, dont je rougis et que je pleurerai toute ma vie. C'est assez de mensonges comme cela, de calomnies et de hontes. Et si j'ai un conseil à te donner, c'est de renoncer à tes projets insensés et de fuir.

— De fuir ?

— De ne jamais reparaitre devant mes bienfaitrices et devant moi ! Car je dirai, moi, qui tu es, ce que tu vaux. Au lieu de te servir, je te démasquerai !

— Ah ! c'est ainsi que tu le prends ! fit Régulus, abasourdi par cette violente tirade.

— Et c'est ainsi que j'aurais dû le prendre tout de suite, quand tu m'as fait la première proposition.

— Une proposition dont tu t'es bien trouvée, en tous cas, et dont tu profites.

— Dont je profite ?

— N'est-ce pas à elle que tu dois de vivre au château, d'élever ton fils en seigneur ! Car, mal-

signalés. Le contexte fournit
matériaux de la lettre n'est
la violence; il l'aggrave
effet, y a-t-il un motif, est
parler d'exploitation des
notre pays? Les patrons
pas ici des salaires équi-
és sur leurs possibilités
? Peuvent-ils en agir à
e? ne sont-ils pas limités
économiques? Et beau-
temps actuels, ne sont-
uragés et peut-être prêts
place qu'on leur envie pour
le des professionnels des
ne? Tous n'ont-ils pas
availler avec leurs ouvriers
e eux? Dès lors pourquoi
ine et faire appel à toutes
es passions, pourquoi es-
er les patrons et les ou-
s contre les autres? Non,
de revenir à plus de sé-
e conception plus exacte
à plus de justice. Sans
des améliorations à appor-
social, mais cherchons
ensemble et animés d'un
ité.

nous constatons que le
ste gruyérien condamne les
l'énergumène dont nous
et dégage sa responsabilité
gestes du groupe ouvrier
à Balle. Tout en regrettant
as protesté séance tenante,
citons néanmoins de son
elle et nous espérons qu'il
ra et mettra dorénavant à
à la raison ceux qui vou-
ourrir le crâne. Il se défiera
de ces camarades, même
droits que l'orateur du ca-
audront lui apporter la co-
e parole de l'Évangile de

», nous parle encore des
« beau monsieur en habit
« ignorions ces réflexions
et n'en connaissons pas
mais il s'agit là d'un aparté
t l'effet d'être une boutade
as les conséquences d'un
blic. S'il s'agissait d'une
use, il va de soi que nous
rions.

mes enfin heureux d'ap-
e dans le canton de Fri-
le monde travaille, sauf 20
nes. Celles-ci ont-elles le
re du fruit du travail de
es ou ont-elles l'obligation
r? C'est là une question
en dépasse le cadre de no-
Nous y reviez-drons peut-
r, tout en estimant d'ores
le travail est un devoir
a, mais, si la solution de la
ciale dans notre canton dé-
travail de ces 20 à 30 per-
s sommes bien près de re-
e d'or. Et même, n'y som-
as déjà, car il faudrait sa-
upart de ces privilèges ou
tels ne s'occupent réelle-
à quelque besogne sociale,
t être improductive pour

érons que ces explications
unir les bonnes volontés
pays, pour le bien commu-
eurs manuels ou intellec-
que le dit très bien le
sues.

gez vos enfants
roidissements, le toux,
ent et les maux de gorge,
t à l'école par ces temps froids,
en leur donnant des
Tablettes Gaba.
Méfiez-vous!
Exigez les Tablettes Gaba
en boîtes bleues à fr. 1.75.

aux d'impression
imerie du journal.

cri que la souffrance allait lui arracher.

Elle devint plus blême et resta comme foudroyée.

— C'est la colère de Dieu, dit l'implacable baronne, qui tonne sur ta tête coupable !

Laurence répéta :

— Je vais mourir, grand'mère, je vais mourir. Ayez pitié de moi !

— Dis-moi que c'est lui !

— Non, jamais.

— Oh ! qu'il soit maudit, lui et ses enfants jusqu'à la dixième génération !

Et madame de Frémilly étendit au-dessus de la tête de sa petite-fille sa main droite et décharnée, qui semblait commander à la foudre.

Laurence poussa un cri et s'évanouit.

A la même heure, à l'autre bout du monde, et comme si la fatalité obéissait à ses imprécations, sous la tente où Jacques de Brécourt dormait d'un profond sommeil de plomb, après une journée de marche et de fatigue, un homme s'introduisait, rampant comme une couleuvre. C'était un domestique noir de l'escorte.

On ne voyait dans l'obscurité grise que la blancheur de ses dents et du globe de ses yeux.

Il avait des mouvements félins et souples et semblait voir au milieu des ténèbres, car il ne se heurtait à aucun des objets qui encombraient la tente. Ses pas étaient moelleux et doux, et il retenait son souffle.

On eût dit une ombre allant et venant, une ombre impalpable, sans corps, tant ses mouvements étaient silencieux.

Que voulait-il ? Que cherchait-il ?

Il s'approcha de la couchette du dormeur, mit la main sur le traversin de cette couchette, y prit un objet qui semblait assez lourd, une sorte de cassette. Mais, à ce moment la couchette remua.

Jacques se dressa en sursaut.

Et, sans avoir rien vu, cria :

— Qui vive ?...

L'homme jeta un cri involontaire.

Puis, se ruant sur la couche avant que le dormeur eût pu faire un mouvement ou appeler, il lui plongea dans la poitrine un long couteau, qu'il tenait caché dans une de ses manches.

Un flot de sang jaillit, mais Jacques ne poussa pas une plainte.

L'homme serra le coffret contre sa poitrine et disparut à travers la nuit, sans bruit, comme il était venu.

TROISIÈME PARTIE

LE REVENANT

I

De longs mois se sont écoulés.

Le gros Mareuil achève de déjeuner, seul, dans sa garçonnière de la rue de Varenne, servi par son valet de chambre, les yeux sur un journal dressé contre sa carafe, quand un coup de sonnette le fait tressauter.

Tout de suite, avant que le domestique ait fait un mouvement pour aller ouvrir.

— Si c'est un raseur, je n'y suis pas !

— Oui, Monsieur.

Le valet sort et revient avec une carte.

En jetant les yeux sur cette carte, Mareuil fait un mouvement de surprise tellement violent qu'il renverse à demi la carafe contre laquelle est installé son journal.

— Sapristi ! s'écrie-t-il, voilà qui est fort ! Mais, dans cette Afrique on ne sait jamais ni qui meurt ni qui vit.

Avec un coup d'œil à son domestique :

— Fais entrer ! fais entrer tout de suite !

La porte s'ouvre, et Jacques de Brécourt entre l'air souffrant encore, et blême sous son teint bronzé par le soleil et les fatigues.

Mareuil poussa un cri :

— Brécourt ! vivant !

— Tu me croyais mort !

— Mais tout le monde ici te croit mort ! Tout le monde a lu dans le journal...

— Mon assassinat.

— Dame ! Et on ne savait pas que tu en avais réchappé. Aucun journal n'en a parlé.

— On n'a pas jugé à propos, sans doute, de porter aux populations la nouvelle de ma résurrection.

— Une résurrection, en effet. Et une vraie, si je m'attendais à voir quelqu'un...

— Ce n'est pas moi ?

— Pas en ce monde, du moins. Et tu ne préviens pas !

— Je voulais arriver sans crier gare, pour me renseigner sur ce qui se passe, et je te saurai gré, jusqu'à nouvel ordre....

— De ne pas dire que je t'ai vu ?

— Oui.

— Ainsi tu n'as averti personne ?

— Personne.

— Eh bien ! tu vas en causer une surprise !

Mais assieds-toi. Nous restons là debout. Tu as déjeuné ?

— Oui, dans le train.

Mareuil avait approché un siège près de la table.

Jacques s'y laissa tomber.

— Tu vas, dit son ami, me raconter tes aventures, car tu as dû en avoir de ces aventures !

— Pas précisément, à part la tentative d'assassinat dont j'ai été victime.

— Un cigare ?

— Je veux bien.

— Et du café ?

— Volontiers.

— Servez, Jean, commanda Mareuil au domestique.

Celui-ci apporta sur le bout de la table, une boîte de cigares, du café, des liqueurs.

— Tu as lu dans les journaux, commença Jacques de Brécourt, ce qui s'est passé ?

— Vaguement. Un domestique nègre qui s'était introduit sous la tente pour te voler.

— Et qui, m'ayant entendu crier, m'a plongé son yatagan dans la poitrine.

— Oui. C'est ce qu'ont dit les journaux.

— On m'a trouvé, le lendemain, râlant, et on croyait bien que je n'en reviendrais pas. Comme on ne pouvait pas me transporter, la caravane s'est arrêtée plusieurs jours. Cartier a été très bon pour moi. Tous, du reste, ont été très dévoués. Mais on ne pouvait pas retarder indéfiniment, pour moi, l'expédition. On a attendu que je fusse transportable, et on m'a évacué sur notre possession la plus voisine en attendant que je rencontre une autre caravane qui me rapatrierait ; car je ne pouvais plus suivre l'expédition, où je n'étais plus qu'une non-valeur.

— Tu m'as l'air, du reste, dit Mareuil, un peu patraque encore.

— Oh ! je ne suis pas encore bien remis, et je ne sais pas même si je me remettrai jamais complètement.

— Le scélérat ne t'avait pas raté.

— Son couteau m'a traversé presque de part en part.

— Et qu'est-il devenu ce bandit ?

— On l'a fusillé.

— On devait le pendre.

— On a trouvé la fusillade plus commode. On manque d'arbres dans le désert.

Ah ! vous étiez dans le désert ?

— En plein désert.

— Mon pauvre ami ! Ah ! je ne comptais guère te revoir !

— Alors, je te fais l'effet d'un revenant ?

— Tout à fait.

La conversation tomba.

On voyait que Jacques brûlait de poser des questions à son ami. Mais il hésitait, redoutant sans doute d'apprendre quelque funeste nouvelle.

Il y avait plus de trois mois que la nouvelle de sa mort était parvenue en France.

Que s'était-il passé depuis lors ?

Mademoiselle de Frémilly avait dû en être informée comme les autres, et, depuis longtemps peut-être, elle ne pensait plus à lui. Jacques était venu chez Mareuil surtout pour entendre parler d'elle, et il n'osait pas même prononcer son nom.

Son ami non plus n'avait pas l'air de se douter de ce qui lui tenait le plus au cœur, et pourtant il connaissait l'amour de Jacques, il savait les raisons pour lesquelles il était parti.

Enfin Jacques n'y tint plus

Il se décida à prononcer le nom qui, depuis qu'il était là brûlait ses lèvres, et qui n'avait jamais cessé d'être en son cœur.

Il demanda à Mareuil s'il avait des nouvelles de ces dames de Frémilly.

Le gros homme eut un sursaut.

— Des nouvelles ! Ah ! je crois bien, des flottes ! Et qui vont bien te surprendre.

— Elles sont à Paris ?

— Non. Elles n'y sont pas venues depuis que tu es parti. Elles sont restées en leur château de Marconnay. Je ne les ai pas vues, mais j'ai été mis au courant de tout ce qui s'est passé d'une façon bien drôle.

— Et que s'est-il donc passé ? demanda Jacques, devenu pâle d'inquiétude.

— Dame ! tu dois bien t'en douter un peu.

— M'en douter !

— Et je ne savais pas, moi, que tu étais en de tels termes avec mademoiselle de Frémilly :

— Nous étions fiancés, dit Jacques, qui ne cherchait pas à cacher la surprise que lui causaient les paroles de son ami.

— Mieux que cela, il paraît.

— Je ne te comprends pas.

— Il est inutile, maintenant, de faire le cachotier avec moi, je te dis que j'ai été mis au courant de tout.

— Mais de quoi ?

— Tu étais l'amant de mademoiselle de Frémilly.

— Moi ?

— Il est inutile de prendre ces airs effarés. Je te dis que je sais tout.

— Et moi, je te dis que c'est là une infâme calomnie, que jamais Laurence n'a été ma maîtresse.

— Qui donc, alors ?

— Comment ?...

— Car il est certain que mademoiselle de Frémilly a eu un amant.

— C'est faux !

— Elle a un enfant.

— Laurence !

— Mademoiselle de Frémilly.

— C'est faux !

— Je te jure que rien n'est plus vrai !

— Ah ! fit le pauvre Jacques, comme frappé à mort, j'aurais dû ne pas revenir !

Et Mareuil le vit tout à coup si livide, qu'il se précipita pour lui venir en aide.

— Mais qu'as-tu ?

— Tu m'as tué !

— En t'apprenant...

— En m'apprenant que Laurence a eu un amant, un enfant. Et si ce n'était pas toi, qui me dis cela, ah ! je ne laisserais pas vivant celui qui aurait prononcé devant moi de telles paroles !

Mareuil contemplant son ami d'un air presque épouvanté.

Il se disait :

— Il n'est pas bien remis encore... la fièvre, le soleil...

Ne manquez pas cette offre avantageuse !



Pendulettes Wolter-Mœri.
Garanties 3 ans. P 20246 O

N° 290. Pendulette en bois sculpté, hauteur 18 cm., bon mouvement Fr. 2.75.
 N° 508. Pendulette très belle sculpture (comme gravure ci-contre), très bon mouvem. Fr. 4.75.
 N° 704. Pendulette sculpture riche et soignée, hauteur 22 cm., excellent mouvement. Fr. 6.—.
 N° 56. Pendulette très belle sculpture, avec tête de cerf, bon mouvement. Fr. 9.—.

Réveils de précision Wolter-Mœri.
Garantis par écrit pour 3 ans.
 Réveils avec très bon mouvement, boîtes nickelées, hauteur 20 cm.

N° 363. 2 cloches. Fr. 12.50.
 N° 245. 1 grande cloche. » 11.75.
 N° 244. 1 cloche. » 9.50.
 N° 244b. 1 cloche. » 7.50.

N° 502. **Baromètre Chalet**, bonne qualité et bon fonctionnement garanti. Meilleur prophète indiquant exactement le temps au moins 24 heures à l'avance. Très jolie garniture de chambre. Fr. 8.50.
 Envoi contre remboursement. — Echange admis.

de montres chaînes, bijouterie, régulateurs, et réveils sur demande gratis et franco.

Fabrique La Chaux-de-Fonds
C. WOLTER-Mœri d'Horlogerie

Samedi et Dimanche 16 et 17 octobre à 8 1/2 heures,

LE RELIQUAIRE de l'Enfant adoptif.

DRAME en 4 actes de Stéphane DUBOIS
 donné par la Société littéraire « Les Amis de la Gaité ».

1^{er} acte : L'Usurier. 2^{me} acte : L'enlèvement.
 3^{me} acte : La Prison. 4^{me} acte : L'Expiation.

Le 1^{er} acte, chez Tricardon ; le 2^{me} acte, chez Tierrot ; le 3^{me} acte, à la prison du Châtelet ; le 4^{me} acte, en Dauphiné, chez M. de Chevremont

PRIX ORDINAIRES DES PLACES
 On peut se procurer à l'avance des places réservées au Café de l'Hôtel de Ville.

Café du Tivoli, BULLE

Samedi le 16, dès 8 heures, et dimanche dès 3 heures, et le soir à 8 heures.

Grandes représentations de magie japonaise

avec accompagnement de Miss Sara et du Jeune Khédivé, les deux plus merveilleux sujets.
 Spectacle correct pour famille, où tout le monde peut voir et entendre.
 Se recommande. La tenancière et la troupe.

Dimanche 17 octobre

RECROTZON à VUADENS

Hôtel de la Gare. Hôtel de la Croix-Blanche. Maison de Ville. Les tenanciers.

Café Gruyérien, à Morlon.

Par des consommations de premier choix, il espère mériter la confiance qu'il sollicite.
Alexandre GRANDJEAN.

DIMANCHE 17 OCTOBRE -- CONCERT --

donné par la Musique P. T. T. de Bulle.
 En cas de mauvais temps, le concert sera renvoyé au dimanche suivant.

Vente d'immeubles.

Le lundi 25 octobre, dès 2 heures de l'après-midi, à l'Auberge communale, les enfants de feu Louis CASTELLA, à Lessoc, exposeront en vente, en mises publiques, les articles 144b, 148a, 1178, 156a, 157, 156b, 145, 144c, 154, 155 du cadastre de Lessoc, consistant en habitation, grange, écurie et pré d'environ 12 poses. Les conditions seront lues avant les mises. Lessoc, le 13 octobre 1920.
 Pour les intéressés : Pierre Fracheboud.

Cinéma Lux

Dimanche 17 Octobre 1920
 Matinée, 3 h. Soirée, 8 h.
 Représentation extraordinaire.

ACTUALITÉS

Le gagnant de la finale
 comédie dramatique en 2 parties.

Ambition Sociale
 Grand drame en 5 parties.

Jumelles

à prismes, payables en argent français, prix exceptionnel, grossissement 3 1/2, 6, 8, 16 et 20 fois. Pince-nez, lunettes, baromètres, thermomètres et tous articles d'optique.

M. CHAUDESSOLLE
 Opticien spécialiste.
 VEVEY, 33, rue d'Italie.

On désirerait placer un garçon

de 16 ans à la montagne, pour l'été 1921.
 S'adresser à M. Robert Marchand, Chavannes s/Orsonnens.

A VENDRE un hangar

à démonter à l'état de neuf.
 S'adresser à l'Entreprise du bâtiment de la Société d'Agriculture, près de la gare, à BULLE.

Domestique de campagne sachant traire

cherche place

pour de suite.
 S'adresser à Publicitas S. A. Bulle, sous P 2915 B.

APPRENTI

pourrait entrer de suite au bureau de la Société coopérative de Consommation de BROC. Rétribution immédiate.

Jeune ouvrier boulanger cherche place

pour de suite.
 S'adresser Boulangerie PIT-TIT, rue du Moléson, Bulle.

A vendre

une jeune vache laitière portante, tachetée noire.
 S'adresser à Félicien Lanper, à La Maula, La Roche.

A vendre 4 porcs

de 6 mois, chez M DELLEY, à Charmey.

A vendre un domaine

d'environ 6 poses d'excellent terrain, avec un bâtiment en très bon état.
 S'adresser à Théodore Pasquier, à Villarsel-le-Gilbloux.

A vendre

en mises publiques une **pièce de terre** de la contenance d'une pose et demie, située à Maules, lieu dit « Les Verneaux ».
 La mise aura lieu à la Maison de Ville de Vaulruz, le lundi 18 octobre, à 15 heures.
 L'exposant : François Moret, Vuadens.

DIMANCHE 17 OCTOBRE, dès 3 heures à l'Hôtel St-Michel, BULLE Réunion amicale d'Armailis.

Invitation cordiale. X. MORAND.

Dimanche 17 octobre RECROTZON

à l'Hôtel de la CROIX-BLANCHE CORBIÈRES
 Invitation cordiale. Ph. MOOSER.

A vendre un bœuf

d'attelage de 2 1/2 ans, ainsi qu'un porc pour engraisser.
 S'adresser à Gobet Emile, Sales.

On prendrait 2 vaches en hivernage.

S'adresser à Publicitas S.A., Bulle, sous P 2936 B.

A vendre 7 porcs

pour l'engrais, chez Vve Terrier à l'Adrey, Vuadens.

A vendre

3 vaches et 2 taures portantes pour novembre, ainsi que 2 génisses et un taurillon. Ce bétail est de race pie noire et fait partie du Syndicat de Romont. Certificats fédéraux de saillies à disposition.
 S'adresser à M. Charles Joye, à Romont

Dimanche 17 octobre Hôtel-de-Ville GRUYÈRES

Recrotzon

Invitation cordiale. Le tenancier.

On demande

pour Noël une bonne **servante de campagne.**
 S'adresser à Publicitas S. A. Bulle, sous P 2886 B.

On cherche à louer, à Bulle tout de suite, LOCAL

pour pension. Offres sous P. L. 50 à Publicitas S. A., Bulle.

A louer beau logement

(au 1^{er} étage) de 2 à 3 chambres avec cuisine et lumière, jardin si on le désire.
 S'adresser à Publicitas S. A., Bulle, sous P 2894 B.

pour cause de décès, la soussignée vendra en

mises publiques

devant son domicile, le **lundi 18 oct.**, dès 1 1/2 heure :
 outils de charonnage, outils d'agriculture, char à échelles et autres objets.
 Vve Louise DÉFOREL, VUADENS

Mises publiques.

L'administration de l'Hôpital du district de la Gruyère exposera en vente les art. 432, Sous l'Avril, et 433, Au Villard, de la contenance totale de 4 poses environ, le **lundi 25 octobre, dès 2 heures de l'après-midi, à la Maison de Ville de Riaz**, aux conditions qui seront lues avant les mises.

Paroisse de Bulle.

L'assemblée paroissiale de Bulle est convoquée pour le **dimanche 17 octobre 1920, à 11 heures, au 1^{er} étage de l'Hôtel de Ville.**
TRACTANDA :
 1. Restauration de l'église, autorisation d'emprunt ;
 2. Divers.
 Bulle, le 2 octobre 1920.
 Le Président de Paroisse.

A louer

pour le 1^{er} janvier prochain, ou immédiatement, si on le désire, une belle

cave à vins.

S'adresser à Mlles Louis MORARD, Grandrue, Bulle.

Jeune homme

de bonne conduite **trouverait place** de suite dans commerce de la ville.
 S'adresser à Publicitas, S. A., Bulle, sous P 2872 B.

pour cause de départ, la soussignée vendra en

mises publiques

le **lundi 18 courant, dès 10 heures, à l'Hôtel de la Berra, à CERNIAT :** un char à ridelles avec échelles à foin et couvet, un tombereau, charrette de Charmey, luge et chenaquet, luge à cheval et une à bras, 2 colliers de cheval, outils à farer et autres objets, ainsi qu'environ 3000 pieds de foin et regain à consommer sur place.
 L'exposant : Alfred OVERNEY.

Ménage sans enfant, à la campagne,

prendrait 1 ou 2 enfants en pension.

Bons soins assurés. S'adresser à Mme Alfred PASQUIER, Le Paquier.

Jeune homme

intelligent est demandé comme apprenti à l'Imprimerie de « La Gruyère ».
 Rétribution immédiate.

Semences d'automne

Froment et seigle

sélectionnés et triés, chez EUGÈNE CROTTI, BULLE.

SOUMISSION

La Commune de Morlon met en soumission le **drainage du pâturage des Oies**, soit 1200 à 1500 mètres.
 Pour voir les travaux et prendre connaissance des conditions, M. le Syndic sera à la disposition des intéressés au chalet des Oies, **mercredi 13 oct., à 14 h.**
 Les soumissions par mètre seront déposées sous pli fermé, après de M. le Syndic, jusqu'au **samedi 16 oct., à 18 heures.**
 Pas d'indemnité de route.
 Morlon, le 8 octobre 1920.
 Par ordre : Le Secrétaire.

Bulle, pharmacie d'office

Dimanche 17 octobre Pharmacie RIME

La pharmacie d'office fait le service de nuit pendant la semaine.

